LE DISCOURS DU FUEHRER AU REICHSTAG

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

Certains milieux anglais et américains ont voulu voir dans cette situation le resultat d'une pénétration injustifiée de l'Allemagne dans les Balkans. C'est là une allegation aussi sotte qu'éhontée. Il est évident que chaque Etat edifie sa politique économique conformement aux intérêts de son peuple et non pas en considération des intérêts des capitalistes apatrides judeo-démocratiques.

Au demeurant, l'Angleterre et les Etats-Unis ne pouvaient intervenir dans les Balkans qu'en qualité de vendeurs, mais jamais en tant qu'acheteurs. Le Reich, par contre, a non seulement vendu, mais aussi et avant tout acheté aux pays balkaniques, dont il était le principal client, un client constant et digne de confiance, au surplus, qui payait les produits balkaniques avec le travail de l'ouvrier industriel allemand et non avec des devises sujettes depuis des années à une dévalution chronique. Dès lors, il n'était pas surprenant que l'Allemagne devint le partenaire commercial le plus important des Etats du Sud-Est.

Dans ces échanges économiques, personne n'était avantage au detriment de l'autre. Chacun se trouvait sur un pied d'egalite et le Reich de la révolution nationale-socialiste s'est toujours fait un point d'honneur d'être un partenaire irréprochable. Il a toujours payé en marchandises sûres et non pas en papiers douteux, comme les Etats démocratiques.

3. Dans ces conditions, l'Allemagne — s'il faut parler d'intérêts politiques — n'avait qu'un souci : la santé interieure et la robustesse de ceux avec qui elle traitait. Elle s'est efforcée, par ses influences et son aide, par ses conseils et par ses interventions de faciliter à ces pays l'établissement de leur existence sur des bases solides et le renforcement de leur ordre interieur, sans égard pour les différentes formes de gouvernement.

La realisation de ces objectifs amena non seulement un accroissement de la prosperite des pays intéressés, mais aussi une confiance réciproque sans cesse plus solide.

Dès lors, l'incendiaire universel Churchill, multipli ses tentatives en vue d'interrompre cette evolution pacifique et de semer dans ces régions absolument calmes, à force de promesses de secours, aussi efficaces que les garanties etc. le désordre, l'inquiétude et la méfiance, et de déclencher enfin la guerre.

C'est avec ces «garanties» qu'il parvint, naguère à s'asservir l'Etat roumain, puis, et surtout, la Grèce. Depuis lors, il a pu démontrer avec éclat que ces «garanties» n'étaient appuyées par aucune puissance capable d'en assurer l'exécution. La Roumanie a payé cher cette garantie qui devait l'aligner à dessein des puissances de l'Axe.

La Grèce, qui, moins que tous les autres Etats, pouvait tirer profit de cette garantie, se déclara disposée également, après avoir prêté l'oreille aux promesses britanniques, à lier son sort à celui des bailleurs de fonds et des inspirateurs de son souverain. Et ici je tiens à distinguer aujourd'hui encore, la vérité historique m'y oblige, je crois, entre le peuple grec et la caste peu nombreuse de ses dirigeants pervertis jui, sur l'instigation d'un roi vassal de l'Angleterre, eurent moins en vue les véritables taches de leur gouvernement que les buts de guerre de la Grande-Bretagne.

J'ai sincèrement regretté cet état de choses. Pour moi, Allemand, qui, par mon éducation et par toute ma vie, ai conservé le plus profond respect pour la culture et les arts d'un pays où fut le premier foyer de la beauté et de la dignité humaines, il était vraiment dur et amer de devoir assister à cette évolution et de ne pouvoir y mettre fin.

Les preuves des menées anglaises

Les documents retrouvés à la «Charité» nous ont permis d'avoir un aperçu sur les manoeuvres des puissances qui, tôt ou tard, devaient précipiter l'Etat grec dans un abime de malheurs. A la fin de l'été dernier, Churchill réussit, dans les esprits de certains cercles, à rendre tellement substantielles les promesses platoniques d'assistance à la Grèce, qu'une série ininterrompue de manquements à la neutralité s'ensuivit.

L'Italie la premiere fut touchée. En octobre 1940, elle se vit en consequence forcée de faire des représentations au gouvernement grec et d'exiger des garanties qui devaient mettre fin à cette situation intenable pour l'Italie. Sous l'influence des fauteurs de guerre anglais, cette demande fut brutalement rejetée et ce fut la fin de la paix dans les Balkans. Les circonstances saisonnières défavorables, la neige, les tempêtes, la pluie et aussi, je dois l'avouer par souci de vérité historique, la courageuse résistance des soldats grecs, ont donné assez de temps au gouvernement d'Athènes pour réfléchir aux conséquences de sa décision malheureuse et pour rechercher les possibilités d'une solution raisonnable à la situation. Dans l'espoir de pouvoir peut-être encore contribuer tant soit peu à un éclaircissement du problème, l'Allemagne, de son côté, n'a pas rompu ses relations diplomatiques avec la Grèce. Ce m'était d'ailleurs déjà un devoir d'attirer l'attention du monde entier sur le fait que nous ne pourrions considérer, sans agir, une renaissance de l'ancienne idée de Salonique de la guerre mondiale. Malheureusement, mon avertissement que, si jamais les Anglais s'établissaient quelque part en Europe, nous étions décidés de les rejeter immédiatement à la mer, n'a pas été pris au sérieux.

Formation d'une armée anglaise de Salonique

C'est ainsi qu'au cours de l'hiver, nous avons pu voir comment l'Angleterre commençait, à un rythme accéléré, à jeter les bases pour la formation d'une nouvelle armée de Salonique. On a commencé par établir des aérodromes. On s'est procuré d'abord toutes les organisations terrestres dans la conviction que la couverture se ferait alors très rapidement. Ensuite vinrent, au moyen de transports incessants, tous les équipements nécessaires à une armée qui, d'après la conception et l'idée de Churchill, pouvait être amenée en Grèce en l'espace de quelques semaines.

Tout ceci, nous le savions. Nous avons suivi, pendant des mois, toutes ces manoeuvres avec une certaine réserve, mais cependant avec grande attention. Les insuccès que l'armée italienne éprouvait en Afrique du nord, par suite d'une infériorité technique, tant en matière de moyens de résistance aux éléments blindés, que de leurs propres éléments blindés, conduisit finalement Churchill à la conviction que le moment était venu ou jamais de transporter de Libye en Grèce le théâtre de la guerre.

Il ordonna le retrait des chars d'assaut qui se trouvaient encore sur place, ainsi que des divisions d'infanterie composées surtout d'Australiens et de Néo-Zélandais, et acquit la conviction que le moment était venu de porter ce coup qui devait mettre les Balkans à feu et à sang. Dès lors, Churchill avait commis l'une des fautes stratégiques les plus enormes de cette guerre. A l'instant où le doute ne fut plus possible concernant l'intention de la Grande-Bretagne de prendre pied dans les Balkans, je donnai les ordres nécessaires pour amener dans ces régions, d'un intérêt si vital pour l'Allemagne, les forces requises pour nous permettre de répondre immédiatement à toute incartade de Churchill.

Nos mesures n'étaient pas dirigées contre la Grèce

Je tiens à affirmer clairement que nos mesures n'étaient pas dirigées contre la Grèce. Jamais le Duce ne m'a demandé de lui prêter dans ce secteur ne fût-ce qu'une seule division allemande. Il avait la conviction qu'avec la bonne saison la campagne de Grèce se terminerait avec succès en peu de temps. J'étais du même avis. L'avance des forces allemandes ne devait donc pas être considérée comme une aide à l'Italie contre la Grèce, mais comme une mesure de précaution dirigée contre la tentative britannique de s'établir sur le sol des Balkans, à la faveur de la bataille gréco-italienne qui retenait toute l'attention, puis de forcer une décision, à l'exemple de l'armée de Salonique, pendant la guerre mondiale, et surtout d'obtenir une nouvelle extension du conflit.

Les positions turque et yougoslave

Ces espoirs étaient entretenus notamment par l'attitude de deux Etats, la Turquie et la Yougoslavie ; or, c'est avec ces deux Etats précisément que je me suis efforcé, depuis mon arrivée au pouvoir, d'établir une collaboration étroite basée sur des considérations économiques réalistes. Les Serbes de Yougoslavie avaient été nos adversaires pendant la guerre mondiale, c'est même à Belgrade que la conflagration se déclara. Mais le peuple allemand, qui n'est pas rancunier, ne nourrissait aucune haine contre ses anciens adversaires.

La Turquie a été notre alliée pendant cette même guerre, dont l'issue malheureuse l'a accablée autant que nous-mêmes. Le tout premier, le génial renovateur de la Turquie a donné un exemple merveilleux du redressement des alliés alors abandonnés par la fortune et si terriblement frappés par le destin.

Or, tandis que la Turquie, grâce à l'attitude réaliste de ses dirigeants, assurait l'indépendance de sa politique, la Yougoslavie devint la victime des intrigues britanniques. Je me suis efforcé d'établir entre le Reich et la Yougoslavie des rapports basés sur la bonne entente et même sur l'amitié. Pendant des années je me suis adonné à cette tâche. Je crus pouvoir compter sur l'appui de certaines personnalités yougoslaves isolées, convaincues comme moi de l'utilité d'une collaboration étroite des deux pays. Quand les intrigues britanniques précisèrent le danger d'une extension du conflit dans les Balkans, je redoublai d'efforts afin de préserver la Yougoslavie de complications aussi dangereuses. Notre ministre des Affaires étrangères, von Ribbentrop, avec toute la patience et la constance géniales qui le caractérisent, a multiplié dans ce but les rencontres et les entretiens, insistant chaque fois sur la necessité de preserver de la guerre au moins cette partie de l'Europe.

Propositions loyales à la Yougoslavie

Dans cet esprit il a fait parvenir au gouvernement yougoslave des propositions qui étaient si remarquables et si loyales que, dans l'ancien Etat yougoslave les voix se multiplièrent en faveur d'une collaboration si intime. C'est donc avec raison que Halifax déclare aujourd'hui qu'il n'était pas dans les intentions de l'Allemagne d'étendre la guerre aux Balkans. Il est exact, en effet, qu'outre nos tentatives d'entrer en collaboration plus étroite avec la Yougoslavie en reglant les questions en suspens, nous nous efforçions d'atteindre encore la possibilité d'une solution acceptable pour les desiderata italiens, dans son conflit avec la Grèce.

Le Duce a non seulement acquiescé à la proposition d'amener la Yougoslavie à une étroite collaboration d'intérêts avec nos buts de paix, mais il l'a encore appuyée de toutes ses forces. C'est ainsi qu'il fut finalement possible de convier le gouvernement yougoslave à adhérer au Pacte à Trois qui, non seulement ne demandait aucune prestation à la Yougoslavie, mais encore ne lui offrait que des avantages.

Les conditions exactes du pacte signé

Je dois d'ailleurs insister aujourd'hui, par souci de vérité historique, sur le fait que de par ce Pacte et des conséquences qui en découlaient, la Yougoslavie n'était tenue de nous prêter la moindre aide. Au contraire, elle recut des Puissances du Pacte, l'assurance solennelle, non seulement qu'elle ne serait jamais sollicitée en vue d'une aide éventuelle, mais encore que nous étions prêts dès le début à renoncer à tout transport en transit de matériel de guerre. En outre, sur la demande formelle de son gouvernement, la Yougoslavie avait obtenu la promesse formelle qu'en cas de changements territoriaux dans les Balkans, elle recevrait sur la mer Egée une issue soumise à sa souveraineté, dans laquelle serait comprise entre autres la ville de Salonique. C'est ainsi que le 23 mars dernier fut conclu à Vienne un pacte qui garantissait un grand avenir à la Yougoslavie tout en assurant la paix dans les Balkans.

Ce jour-là j'ai quitté la belle ville danubienne avec un veritable sentiment de joie, non seulement parce que j'estimais que de la sorte un travail de politique extérieure de 8 ans semblait recevoir sa récompense, mais encore parce que je croyais que de ce fait, et peut-être au dernier moment, l'intervention allemande dans les Balkans deviendrait superflue.

Le coup d'Etat du 25 mars

Deux jours après, nous apprimes avec stupeur la nouvelle du coup d'Etat accompli par une poignée de «putschistes» impénitents qui réalisèrent de ce fait une action que le premier ministre anglais put, dans sa jubilation, qualifier de «bonne nouvelle à apprendre au peuple britannique».

J'ai donc donné immédiatement l'ordre d'attaquer. Il était en effet impossible d'admettre que l'on agit de la sorte à l'egard du Reich allemand. On ne peut en effet solliciter une amitié pendant des années, signer un traité dont les clauses sont uniquement en faveur de l'autre partie et constater par après que ce traite non seulement est déchire en l'espace d'une seule nuit, mais encore qu'on lui répond en insultant le représentant du Reich, en menaçant l'attache militaire, en blessant les membres de la suite de cet attache, en maltraitant de nombreux autres Allemands, en saccageant des bureaux, des écoles, des étalages, en détruisant les immeubles habites par des ressortissants du Reich, en assaillant et en tuant encore une fois des nationaux allemands comme on fait d'un troupeau sans défense.

Je prends Dieu à témoin que j'ai voulu la paix. Mais quand Halifax déclare sarcastiquement qu'on le savait très bien et que c'est pour cela qu'on nous a forcé à la bataille — comme si c'était une victoire particulière de la politique britannique — je ne puis, à l'egard d'une telle mauvaise foi, rien faire d'autre que de proteger les interêts du Reich avec les moyens, dont grâce à Dieu, nous disposons.

A ce moment, j'ai pu prendre cette decision avec d'autant plus de tranquillité que je me savais d'accord : 1° avec les sentiments et l'attitude de la Bulgarie dont l'amitié est restée immuablement fidèle à l'Allemagne, et 2° avec l'indignation justifiée d'ailleurs de la Hongrie. Nos anciens alliés de la guerre mondiale devaient considérer l'acte yougoslave comme une provocation, d'autant plus qu'il emanait d'un Etat qui avait déjà mis une fois le feu à toute l'Europe et qui, par après, avait sur la conscience les maux inouïs causés à l'Allemagne, à la Hongrie et à la Bulgarie.

Une tâche ardue pour les forces du Reich

Les indications concernant les operations que, le 27 mars, je transmettais par intermédiaire du Haut-Commandement de la Wehrmacht, plaçaient les armées de terre et de l'air devant une tâche tres ardue.

Du jour au lendemain il fallait mettre en mouvement des troupes complémentaires, déplacer des formations déja arrivées, assurer les renforts de matériel, amenager l'arme aérienne dans de nombreux aérodromes d'attaque improvises qui, pour la plupart, étaient encore inondés. Sans la collaboration intelligente de la Hongrie et l'attitude toute de loyauté de la Roumanie, il aurait été difficile de mener à bien, dans le court délai prévu, les ordres donnés.

L'idée maîtresse des opérations militaires

J'avais fixé le jour de l'attaque au 6 avril. Ce jour-là, les troupes du Sud stationnées en Bulgarie étaient prêtes au combat. La mise en action des autres armées devait se faire immédiatement après la fin de leurs préparatifs. On avait prévu les dates des 8, 10 et 11 avril. L'idée maîtresse des opérations se ramenait aux points suivants :

1° Avancer avec une armée partant de l'espace bulgare contre la Thrace hellénique en direction de la mer Egée. Le poids de l'attaque était concentrée sur l'aile droite qui devait forcer, avec l'appui des divisions de chasseurs alpins et de chars blindés, le passage vers Salonique.

2° Faire avancer une deuxième armée en direction de Skoplje dans le but d'établir, par la voie la plus rapide, un contact avec les forces armées italiennes combattant en Albanie.

Ces deux opérations devaient être déclenchées le 6 avril.

3° L'autre opération qui devait débuter le 8 avril, prévoyait la percée d'une armée venant de Bulgarie dans la direction de Nich, afin d'atteindre la zone située autour de Belgrade.

En marge de ces operations, un corps d'armée allemand venant du Nord devait occuper le Banat le 10 avril, et atteindre Belgrade par le Nord.

4° Le 11, une armée en marche partant de Carinthie, de Styrie et de Hongrie occidentale devait amorcer une attaque dans la direction d'Agram-Serajevo et Belgrade.

Pleine entente avec l'Italie et la Hongrie

A cet effet, une entente avait été conclue librement avec nos alliés, l'Italie et la Hongrie. L'armée italienne envisageait de déclencher, à partir du front qu'elle occupait en juillet, une percée le long de la côte en direction de l'Albanie, en passant par Scutari et de là d'établir un contact avec ces formations, en forçant en même temps les dispositifs de défense à la frontière albano-yougoslave, face à Skoplje ; cette opération visait à établir la liaison avec l'armée allemande opérant dans cette région et finalement à rompre le front grec en Albanie même, et si possible, par un mouvement convergent, d'acculer l'ennemi à la mer. En corrélation avec ce mouvement, les îles dalmates et ioniennes devaient être occupées et toutes les autres bases prises. Pareillement, les deux aviations avaient pris des arrangements précis en vue de leur collaboration.

La direction des armées allemandes lancées contre la Macédoine et la Grèce avait été confiée au général feld-maréchal von List, qui se couvrit de gloire au cours des campagnes menées jusqu'à présent.

Les forces armées qui, parties du Sud-Ouest du Reich et de la Hongrie, marchaient contre la Yougoslavie se trouvaient sous le commandement du colonel-général von Weichs.

Les armées de terre et des S.S. operant sous le commandement supérieur du général feld-maréchal von Brauchitsch et du colonel-général Halder, chef de l'état-major général, avaient amené l'armée de la Thrace grecque à capituler en l'espace de cinq jours, assuré la liaison avec les forces armées italiennes parties de l'Albanie, pris Salonique et acculé en 12 jours la Serbie à la capitulation. De ce fait, elles avaient créé les conditions essentielles pour effectuer la glorieuse percée vers Larissa et de là vers Athènes. Cette opération trouva son couronnement dans l'occupation du Péloponèse et de nombreuses îles grecques.

Le haut-commandement des forces armées, dont les chefs, le général feld-maréchal Keitel et le général Jodl ont comme toujours dirigé ces opérations avec brio, se chargera d'apprécier à sa juste valeur cette prestation vraiment historique.

L'aviation, commandée par le maréchal du Reich en personne et par son chef d'état-major, le général Jeschonneck, avait été formée en deux groupes commandés respectivement par le colonel-général Loehr et par le général von Richtofen. Elle avait pour mission :

1° D'anéantir l'aviation adverse et de détruire ses installations terrestres ;

2° D'attaquer tous les objectifs militaires de la centrale des conspirateurs à Belgrade et d'éliminer dès le début son action malfaisante ;

3° de seconder partout, grâce aux interventions fougueuses des aviateurs et de la D. C. A. l'avance des troupes allemandes, de briser la résistance ennemie, de lui rendre la fuite plus difficile et d'empêcher si possible son rembarquement. Enfin, par la mise en ligne de troupes de parachutistes et d'atterrissage, de faciliter la tâche de l'armée de terre.

Les forces armées allemandes se sont surpassées

Au cours de cette campagne, les forces armées allemandes se sont surpassées. En trois semaines, leur marche triomphale a terminé la guerre dans deux Etats.

Nous tenons à ajouter que nos alliés sont pour une part considérable dans ces victoires et que tout particulièrement la lutte menée par l'Italie contre la Grèce pendant six mois, dans les conditions les plus difficiles et non sans très lourds sacrifices, eut non seulement pour résultat d'immobiliser les forces principales des Grecs mais aussi de les affaiblir dans une mesure telle que leur défaite était devenue inévitable.

L'armée hongroise, elle aussi, a fourni de nouvelles preuves de sa valeur militaire tant de fois consacrée. Elle occupa la Baschkse et ses formations motorisées traversèrent la Save.

Je tiens à déclarer que, de tous nos adversaires, c'est le soldat grec qui a combattu avec le courage le plus tenace. Il n'a capitulé que quand toute résistance fut devenue inefficace et donc inutile.

Mais je dois parler également de cet autre adversaire qui fut la cause du combat. En tant qu'Allemand et que soldat, je m'abstiendrai toujours d'insulter un ennemi courageux. Je crois cependant qu'il est nécessaire de rétablir la vérité déformée par les mensonges d'un homme qui, étant soldat, se montra un méprisable politique et qui, devenu politicien prouva qu'il est un piètre soldat. Churchill, qui déclencha cette lutte, essaye, tout comme lors de la campagne de Norvège ou après le désastre de Dunkerque, de dire quelque chose et de le dire de telle façon qu'à la rigueur, au prix de nouveaux mensonges, il puisse en tirer la conclusion d'un nouveau succès. Ce n'est pas très honorable ; mais de la part d'un tel homme c'est pour le moins compréhensible. N'importe quel homme, après avoir subi tant de défaites politiques et provoqué tant de catastrophes militaires n'aurait pas gardé le pouvoir pendant six mois, à moins évidemment de posséder cette qualité qui, seule distingue «Monsieur Churchill» : celle de mentir avec une face benoite et de déformer la vérité avec une telle imperturbabilité qu'à la fin les plus épouvantables défaites deviennent de magnifiques victoires.

Avec une effronterie que rien ne peut troubler, Churchill affirme que cette campagne a coûté 75.000 morts, soit plus du double de la campagne à l'Ouest.

Les résultats de la campagne des Balkans

Voici, en bref, les résultats de la campagne des Balkans : Au cours des opérations en Yougoslavie, compte n'étant pas tenu des soldats d'origine allemande, des Croates et des Macédoniens, pour la plupart libérés sans délai, nous avons fait prisonniers 6.298 officiers serbes, 337.864 soldats serbes.

Ces chiffres ne sont que le résultat d'un dénombrement provisoire.

Le nombre des prisonniers grecs, qui comprend environ 8.000 officiers et 210.000 hommes peut être considéré de la même façon, étant donné que, pour autant qu'il s'agisse des armées grecques de Macédoine et d'Epire, les Grecs n'ont été cernés et réduits à capituler qu'à la suite de l'action conjuguée des forces allemandes et italiennes. Les prisonniers grecs eux aussi, en considération de l'attitude courageuse dont ils ont fait preuve au cours de la bataille, ont été libérés immédiatement.

Le nombre des prisonniers anglais, néo-zélandais et australiens s'élève à plus de 9.000 officiers et soldats réunis. Le butin ne peut encore être évalué. Toutefois, en se basant sur les premières estimations, on peut affirmer que la part qui reviendra à l'Allemagne sera de plus d'un demi-million de fusils, de plus de mille canons, de plusieurs milliers de mitrailleuses, de canons de D. C. A. et de mortiers, de nombreux navires et d'importantes quantités de munitions et d'objets d'équipement.

Ces résultats ont été obtenus par la mise en ligne des forces suivantes :

On avait prévu au total pour les opérations dans les Balkans 31 divisions entières et deux demi-divisions. Le transport de ces troupes fut réalisé en sept jours. Ont combattu effectivement : 11 dévisions d'infanterie et de troupes de montagne, six divisions blindées, trois divisions motorisées entières et deux demi-divisions motorisées de l'armée et des S.S. Cependant deux divisions blindées seulement, renforcées par une division de troupes de montagne et par les «Leibstandarte», sont parvenues à entrer en contact avec les Anglais, les Néo-Zélandais et les Australiens.

Les pertes de l'armée, de l'aviation et des S.S. allemands ont été plus réduites que sur aucun autre champ de bataille de cette guerre.

Les forces allemandes ont perdu dans la lutte contre la Yougoslavie la Grèce et leurs alliés britanniques en Grèce : pour l'armée et les S.S. : 57 officiers et 1.042 sous-officiers et soldats ; 181 officiers et 3.751 sous-officiers et soldats ont été blessés ; 13 officiers et 372 sous-officiers et soldats sont manquants. Pour l'aviation : 10 officiers, 42 sous-officiers et soldats tués ; 36 officiers, 104 sous-officiers et soldats disparus.

De très minimes sacrifices

Le résultat décisif, vraiment historique de la campagne, a été obtenu avec des sacrifices si minimes, pendant que les deux puissances de l'Axe alliées en Afrique du Nord anéantissaient en quelques semaines le prétendu succès remporté par les forces britanniques sur ce front. Car nous ne pouvons dissocier les opérations dans les Balkans des actions du corps expéditionnaire allemand en Afrique liées au nom du général Rommel et de celles des forces armées italiennes dans la lutte pour la Cyrénaïque.

Un des plus stupides stratèges a perdu ici d'un seul coup deux théâtres de guerre. Le fait que cet homme qui, partout ailleurs, serait traduit devant un conseil de guerre, jouit encore dans son pays, où il est premier ministre, d'une nouvelle admiration, est bien la preuve de l'aveuglement éternel dont les dieux frappent ceux qu'ils veulent anéantir.

Les répercussions de cette campagne

Les répercussions de cette campagne sont d'une portée incalculable.

Eu égard aux possibilités créées par les circonstances, à savoir qu'à Belgrade, un ramassis de conspirateurs à la solde d'intérêts extra-européens, pouvait être en mesure d'allumer un foyer d'incendie, la victoire remportée signifie pour toute l'Europe que ce danger a été éliminé définitivement. De ce fait, le Danube, en tant que voie de communications importantes, est à l'abri à tout jamais de nouveaux actes de sabotage. Le trafic, sur ce fleuve, est déjà rétabli dans toute son ampleur.

En dehors d'un modeste correctif à ses frontières lésées par l'issue de la guerre mondiale, le Reich allemand n'a aucun intérêt territorial particulier dans ces régions.

Au point de vue politique, nous sommes uniquement intéressés à sauvegarder la paix dans cet espace, et au point de vue économique, à la restauration d'un ordre qui permette de rétablir au profit de tous, la production et l'échange des marchandises. C'est uniquement dans l'esprit d'une justice supérieure qu'à cette occasion on prend en considération des intérêts qui trouvent leurs justification dans des conditions ethnographiques, historiques ou aussi économiques.

L'Allemagne n'est qu'un spectateur intéressé à ce développement. Nous sommes heureux de constater que nos alliés voient, à présent, la réalisation de leurs justes ambitions nationales et politiques.

Nous nous réjouissons de l'instauration d'un Etat croate indépendant, avec lequel nous esperons pouvoir collaborer pour toujours en amitié et confiance. Particulièrement dans le domaine économique, cela ne peut qu'être profitable aux deux parties.

Le fait que le peuple hongrois accomplit un nouveau pas vers la révision d'un traité de paix qui lui fut dicté injustement, nous remplit d'une cordiale sympathie. D'autre part, l'annulation de l'injustice commise à l'égard de la Bulgarie, nous émeut tout particulièrement, car le peuple allemand ayant réalise cette révision par les armes, nous croyons nous être acquittés d'une dette de gratitude historique à l'égard de nos frères d'armes du temps de la guerre mondiale.

Que l'Italie alliée, acquière l'influence territoriale et politique dans l'espace qui lui revient uniquement, elle le mérite plus que jamais en raison des importants sacrifices en vies humaines qu'elle a consentis depuis octobre de l'année dernière, pour l'avenir de l'Axe.

Nous avons sincèrement pitié du peuple grec vaincu et malheureux. Il a servi d'holocauste à son roi et à une équipe de gouvernants aveugles. Il a cependant combattu si bravement que l'estime de ses ennemis lui est acquise.

Le peuple serbe tirera peut-être, cette fois-ci, de cette catastrophe qui est la sienne, la seule conséquence exacte : c'est que les officiers conspirateurs et putschistes n'ont été qu'un fléau pour la Serbie. Ces malheureux éprouvés n'oublieront peut-être plus aussi vite la manière si élegante dont ils ont été abandonnés par un Etat et ses dirigeants pour lesquels ils eurent l'honneur de pouvoir se sacrifier, et peut-être se rappelleront-ils le mot «lorsque le nègre a fini son travail, on l'envoie promener».

Les mérites de la mère patrie

Le Fuehrer a rappelé ensuite tous les mérites de la mère patrie qui a épargné, par son travail, le sang de ses soldats.

Le peuple allemand, a poursuivi le Fuehrer, non seulement ne vivra plus jamais une année comme celle de 1918, mais il arrivera à une production encore plus élevée qu'actuellement sous tous les rapports de la résistance nationale. Il proclamera de plus en plus fanatiquement, que ni la force des armes, ni le temps ne nous feront fléchir et encore bien moins nous faire taire ou nous briser.

C'est pour ce motif qu'il continuera à assurer la supériorite de son équipement et qu'il ne permettra, en aucune circonstance, que cette avance s'amoindrisse. Si le soldat allemand possède déjà les meilleures armes du monde entier, il en recevra de meilleures encore au cours de cette année et de l'année prochaine. Nous sommes obligés d'embrigader les forces de travail de toute la Nation dans cet effort d'armement, le plus formidable qu'ait connu l'histoire.

Je vous donne l'assurance que j'envisage l'avenir avec le calme le plus complet et avec la plus entière confiance. Le Reich et ses alliés constituent militairement, matériellement et surtout moralement, une force supérieure à toutes les coalitions mondiales qu'on pourrait imaginer.

Les forces armées allemandes interviendront toujours là où il le faudra. Le peuple allemand sait que cette guerre est uniquement la conséquence de la rapacité de certains bellicistes internationaux et de la haine des démocraties enjuivées qui les soutiennent.

Nous luttons pour libérer le monde

Nous luttons aujourd'hui non pas seulement pour notre propre existence, mais pour libérer le monde d'une conspiration qui prétend subordonner le bonheur des peuples et des hommes à son vil égoïsme.

L'année 1941 s'inscrira dans l'histoire comme la page la plus illustre de notre relevement.

Nous tournant vers le Tout-Puissant, nous le remercions particulièrement de nous avoir permis des victoires si totales, avec si peu de pertes. Nous le prions d'assister aussi notre peuple dans l'avenir. Nous accomplirons pour nous garantir de nos ennemis, tout ce que nos forces nous permettront d'entreprendre.

A l'époque de l'aberration du capitalisme juif, de l'or et des castes, l'état populaire national-socialiste surgit comme le monument d'airain de la justice sociale et de la clairvoyance politique. Il survivra non pas seulement à cette guerre mais au millenaire à venir.

Le Maréchal Goering clôture la séance par une courte allocution

Berlin, 4. — Un grand nombre de Berlinois se sont rendus ce jour aux abords de l'opéra Kroll, où le Reichstag s'est réuni à 18 heures pour y entendre une déclaration du gouvernement du Reich. Dans les rues environnantes, depuis la Chancellerie jusqu'au Jardin Zoologique, la foule se massait sur plusieurs rangées. Un peu avant 13 heures, le Fuehrer quitta la Chancellerie et se rendit sous les acclamations enthousiastes de la foule, à l'opéra Kroll.

A 18 heures précises, le Fuehrer fit son entrée dans la salle des séances. Le président du Reichstag, le maréchal Hermann Goering, ouvrit la séance. Le discours du Fuehrer fut constamment interrompu par d'interminables acclamations enthousiastes.

Le marécmhal Goering a clôturé la séance par une allocution dans laquelle il dit entre autres :

«Mon Fuehrer, vous ne nous avez pas ménagé vos éloges et votre gratitude, à nous qui sommes les chefs militaires, mais nous savons que le plus grand mérite revient toujours au Fuehrer, au grand général qui conseille et conduit les troupes et qui leur a montré le chemin de la victoire. Nous savons que l'avenir ne peut être pour nous que la victoire. Votre conduite, la bravoure des troupes, le labeur, la disposition au travail et la confiance de votre peuple forment les bases d'airain et de granit sur lesquelles se construira la victoire finale.»

LA HONGRIE SE MONTRE TRÈS HONORÉE DES PAROLES AMICALES DU FUEHRER

Commentant le discours prononcé par le chancelier Hitler au Reichstag, et que la radio hongroise a également diffusé, l'agence télégraphique hongroise M.T.I. déclare que les réflexions que ce discours historique a suscitées chez des millions de Hongrois, peuvent être résumées ainsi : Adolf Hitler, le grand apôtre de la paix, n'a recours à la guerre que lorsque des intrigues méchantes troublent la paix ou que les peuples sont excités contre lui par des gens sans conscience et contre le programme de paix constructif élaboré par les Puissances de l'Axe. A ce moment cependant, son génie de grand capitaine sait immédiatement rétablir l'ordre troublé, amenant ainsi toujours de nouveaux territoires européens à adhérer au grandiose programme de reconstruction de l'Axe.

La Hongrie a été particulièrement très honorée des paroles chaleureuses et amicales que le Fuehrer du peuple allemand a adressées à la nation hongroise alliée. Nous sommes fiers que le plus grand chef d'armée de tous les temps ait payé un tribut de reconnaissance aux récents faits d'armes de l'armée hongroise des Honved. C'est avec une joie profonde que nous avons entendu de la bouche d'Adolf Hitler la constatation, d'une portée historique que le peuple hongrois peut accomplir un pas de plus vers la revision des traités de paix qui lui ont été imposés jadis de façon illégale.

Tout comme nous avons brisé les chaînes du Trianon, côte à côte avec nos puissants alliés, l'Allemagne et l'Italie, nous sommes prêts à collaborer avec eux pour la reconstruction d'une Europe nouvelle, meilleure et plus juste.

EN QUATRIÈME PAGE

suite des informations générales

DANS LA RÉGION

TEMPS D'OBSCURCISSEMENT

Ce MARDI 6 MAI, le soleil se lève à 6 h. 24 et se couche à 21 heures 11.

En conséquence, en dehors de ces heures, les prescriptions concernant l'obscurcissement doivent être rigoureusement observées.

Prochaine réouverture de la Bourse de Lille

Paris, 4. — On prévoit pour le 15 Mai la réouverture de la Bourse de Lille.

M. LUCIEN LACQUEMENT, COMMISSAIRE DE POLICE, EST NOMMÉ A TOURCOING

Nous apprenons que, par arrêté en date du 26 avril 1941, paru au «Journal Officiel» du 29, M. Lucien Lacquement, commissaire de police hors classe, 3e échelon, est nommé à Tourcoing, en remplacement de M. Dorendeu, commissaire de police du 4e arrondissement, décédé en septembre 1940.

Originaire de Crespin (Nord), où il naquit le 21 mars 1887, M. Lacquement, qui est titulaire de la médaille d'honneur de la police, débuta dans cette carrière en octobre 1909, en qualité de secrétaire de police, à Lille.

En 1919, à la suite d'un concours qu'il passa avec succès, il fut nommé commissaire de police et attaché à la Sûreté nationale. Il exerça ensuite ses fonctions à Hirson, puis, pendant quatre ans, à Lambersart et pendant trois ans, à Barlin.

Le 11 avril 1934, il fut nommé commissaire de police à Henin-Liétard, puis, en mars 1937, à Wattrelos, où il laissa un excellent souvenir.

Il en sera certainement de même à Hem, où il était arrivé le 26 mai 1940.

A cette occasion, nous présentons à M. Lucien Lacquement, nos sincères félicitations et voeux de réussite dans son nouveau poste.

Les Prix des Chaussures Nationales

Le «Journal Officiel» du 1er mai a publié l'arrêté suivant :

Le prix de vente aux consommateurs des chaussures nationales est fixé ainsi qu'il suit :

	Caout-Cuir choue — La paire
	frs frs
Brodequins «modèle 17»	150 »
Brodequins S. O. C.	150 »
Brodequins montants type S. O. C.	150 140
Chaussures hommes Richelieu vachette noir	146 133
Chaussures cadet Derby croûte cirée	133 118
Chaussures cadet Derby vachette noire	142 129
Chaussures cadet Richelieu vachette	133 118
Chaussures garconnet Derby vachette noire	124 110
Chaussures garconnet Richelieu vachette noire	116 105
Chaussures enfants Derby vachette noire	93 85
Richelieu	85 80

L'abondance des matières nous oblige à reporter à demain la publication de notre feuilleton

« LA HUTTE D'ACAJOU »

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Le communiqué italien

Rome, 4. — *Le Quartier Général de l'Armée communique :*

En Méditerranée occidentale, nos formations de bombardiers ont atteint un croiseur ennemi à coups de bombes de calibre lourd.

En Cyrénaïque, l'attaque contre Tobrouk se poursuit avec succès. Des tentatives de contre-attaque ennemie, appuyées par des chars blindés, ont été nettement brisées. Des formations d'avions italiens et allemands, parties en vagues successives, ont bombardé des navires au mouillage, des fortifications, des batteries d'artillerie et des concentrations de troupes de l'ennemi. Marsa Matrouk a été bombardée. L'ennemi a fait des incursions au-dessus de Tripoli et de Benghasi. Il y a quelques victimes et dégâts. Un bombardier anglais a été abattu.

En Afrique orientale, activité d'artillerie dans le secteur d'Amba Alagi.

L'Homme A l'Hispano

Par Pierre FRONDAIE

16

Elle recevait chaque jour, aux saisons propices, des roses de la propriété. Les serviteurs les disposaient à leur gré dans les vases de la villa. Elle n'en goûtait même plus le parfum. Mais l'arrivée de Dewalter réveilla les sources. Ainsi, dans le domaine figé par l'enchantement, le pas du prince qui a du charme. En regardant son amant auprès d'elle, Stéphane revit, avec mille autres choses, les grandes terres auxquelles elle ne pensait plus. Elle eut l'envie de parcourir, au bras de Georges, tous les sentiers de son enfance.

Ils partirent de bonne heure dans l'Hispano. Une atmosphère légère et déjà dorée baignait le pays basque et, plus loin, le Béarn. Par Bayonne et Bidache, ils gagnèrent Sauveterre. De belles collines, heureuses et arrondies, accouraient à leur rencontre de chaque côté de la route. Les maisons isolées qu'ils rencontraient leur semblaient jolies : ils avaient l'idée qu'ils y pourraient vivre. A une auberge, ils s'arrêtèrent pour s'amuser d'un petit déjeuner frugal. Le lait, les lourdes pêches, le pain encore chaud leur apparurent incomparables. Stéphane riait d'humbles détails comme une enfant qui découvre un monde. Elle offrit la moitié d'un fruit qu'elle avait mordu et les couverts d'étain jouaient dans ses mains joyeuses comme des instruments barbares. Le bol grossier, la table épaisse et tailladée par les couteaux des rouliers, les bancs allongés dans la salle basse, tout lui semblait apparten